

NOTRE
TRÈS
GRANDE
ANTHOLOGIE

HÉLÈNE HENRY

LE 15 mai 2008, quelques amis de la poésie russe vivante sont réunis à la Maison de la recherche de l'Université de Grenoble. Pour lire, dire, commenter, découvrir de nouvelles voix et poser les bases d'une publication en français. Isabelle Després a fait venir le jeune milieu des « slameuses » russes de Grenoble, qui sont aussi, oui, ses étudiantes¹. Elle a invité deux vieilles routières parisiennes de la traduction de poésie (Christine Zeytounian et moi) – et le directeur de la Maison de la Poésie Rhône-Alpes, Pierre Vieuguet, un homme précieux. Une année croisée franco-russe (2009-2010) va – peut-être – permettre à l'association qui gère la Maison de recevoir quelques subsides pour une Anthologie.

Grenoble est un haut lieu de la poésie russe : c'est là qu'en 1988, quand les jours de l'URSS étaient comptés, a eu lieu le premier festival – déjà post-soviétique – de poésie : poètes, critiques et traducteurs français et russes avaient été invités sous l'égide du CRÉARC de Grenoble et avec l'aide de la Direction du livre et de la lecture (DLL) et du CNL. Avec la contribution, pour des lectures informelles dans de grands appartements sur l'Isère, de Grenoblois complices. Il y avait là d'illustres anciens : les poètes Andreï Voznessenski et Guennadi Aïgui, le barde Boulat Okoudjava, et quelques « nouveaux venus en poésie », pas si jeunes, la quarantaine déjà, mais qui jamais encore n'étaient sortis de l'Union et jamais n'avaient été publiés, sinon hors les murs : Ivan Jdanov, Viktor Krivouline, Olessia Nikolaïeva. Et de jeunes critiques très « engagés ». Du côté français, on avait convoqué la tribu des spécialistes, avec, là aussi, des anciens (Véronique Lossky, Léon Robel), et quelques nouveaux (le jeune André Markowicz – et moi).

¹ Isabelle Després, qui dirige la section russe de l'Université, a beaucoup travaillé sur la critique contemporaine et fait beaucoup pour promouvoir la littérature vivante.

À cette époque, je tente, depuis quelques années déjà, de faire connaître la « nouvelle poésie », proposant (sans grand succès) traductions aux éditeurs et essais aux revues. Les poètes russes du « souterrain » sont mes amis – une amitié ancienne et solidaire, née au début des années 1970 dans les séminaires de l'Université, les troquets paralittéraires de Leningrad, et les fameuses cuisines moscovites. À Grenoble-88, je noterai l'absence des Conceptualistes de Moscou, ce groupe avant-gardiste frondeur qui réinvente les genres et mélange, comme le faisaient les futuristes des années 1910, poésie, arts visuels, musique et performance. Pour que Prigov et Rubinstein soient introduits, invités et traduits, il faudra encore quelques années, la chute du régime, la Fondation Royaumont et les efforts de deux traductrices – Christine Zeytounian et moi.

Vingt ans plus tard, à Grenoble-2008, nous faisons un bilan : des textes ont été traduits, des anthologies ont paru, quelques minces recueils ont été arrachés à des éditeurs circonspects. Christine, plus jeune, née à Moscou, traductrice, dessinatrice et poète, y conserve des attaches et s'est sentie chez elle dès 1980 au « Club-Poésie » moscovite, avec les poètes de sa génération. Des années durant, elle a les traduits et présentés, en particulier pour *Lettres Russes*, une petite revue financée par l'Université de Paris VIII dont elle a longtemps été la responsable éditoriale. *Lettres Russes*, qui publie des extraits dans l'original et en traduction, se veut un organe d'information pour les éditeurs, lieu privilégié d'« apportage » de traductions. J'ai de mon côté poursuivi un travail de présentation des contemporains pour *La Quinzaine*, le *Magazine Littéraire* et l'encyclopédie *Universalis*, j'ai beaucoup traduit, parfois publié : Lev Rubinstein aux *Cahiers de Royaumont* dès 1993, puis en 2005 à *Rumeur des Ages* ; Elena Schwarz à *Alidades*, une petite maison de poésie que fait exister à Evian Emmanuel Malherbet. En 2001, j'ai réussi à caser une anthologie de poésie de Saint-Pétersbourg à la revue *Poésie 1*. Au printemps 2004, j'ai promené Elena Schwarz dans toutes les médiathèques de France pour une tournée de lectures mouvementée. Christine est le maître d'œuvre d'une anthologie bien faite parue au Québec. Nous avons collaboré à d'autres ensembles parus en Belgique, ou en France à l'occasion du Salon du livre « Russie » de 2005. Mais l'Anthologie dont nous rêvons l'une et l'autre, abondante, bilingue peut-être, belle à voir et bonne à lire, n'a pas encore vu le jour. La Maison de la Poésie Rhône-Alpes et son almanach périodique de poésie, *Bacchanales*,

format ample et réalisation soignée, nous donnera peut-être l'occasion cherchée.

Au printemps 2009, quand nous n'y croyons plus, Pierre Vieuguet nous appelle. Il a essayé, une année durant, de confier l'Anthologie aux slameuses. Malgré l'entrain des jeunes femmes et le talent de leur coryphée, Katia Bouchoueva, le résultat n'était pas concluant. Il préfère, dit-il, des « traductrices professionnelles » ! Qu'il faudra payer. Christine est particulièrement intraitable. Respect du contrat-type, rémunération substantielle au vers ou à la page, passage par le CNL. Olivier Mannoni (président de l'ATLF) est mis à contribution, les tarifs, en matière de traduction de poésie, restant flous. Que signifie un feuillet de 1500 signes, dans un domaine où voisinent poésie minimaliste et narration « serrée » ? Nous négocions à 24 € le feuillet. Vieuguet ne fera le livre qu'encouragé par le CNL. Mais il nous paiera rubis sur l'ongle, conformément au contrat. Et nous attendons.

L'été arrive, rien n'est réglé. En explorant nos bibliothèques et le dernier état des sites russes de poésie contemporaine, Christine et moi avons constitué une *long list*, presque deux cents poètes, jeunes et plus vieux, connus ou moins. Christine, qui améliore son ordinaire de traductrice en jouant les conférencières sur les bateaux de tourisme qui sillonnent la Volga, disparaît jusqu'en octobre. Je prends mes quartiers d'été en emportant ma traduction-fleuve, une biographie de Pasternak pour Fayard et, réflexion faite, quelques recueils de poètes contemporains. À l'un de ses passages à Paris j'aperçois Pierre Vieuguet, toujours partant, toujours perplexe. Évidemment, nous manquons la date de dépôt du dossier au CNL à la fin du mois d'août.

Octobre : Christine revient avec, à retraduire, année Tolstoï oblige, *La Sonate à Kreutzer*. Pour moi 2010 s'annonce rude : Pasternak, des lectures à préparer, deux articles, ATLAS, et un cours d'agrégation sur Alexandre Blok dont je me serais passée. Impossible de caser quoi que ce soit d'autre. Or Vieuguet s'est décidé : il a concocté un contrat, va déposer à la session de décembre du CNL un dossier d'aide à la publication, un autre à la traduction, réclame très vite un sommaire, un argumentaire, des noms... Il faut, impérativement, que l'Anthologie sorte pour le Printemps des Poètes, à la mi-mars. Cinq poètes seront invités, pour des lectures/rencontres bilingues à Grenoble et à Paris.

Branle-bas de combat.

Nous commençons par établir une loi de sélection : ne figureront dans l'anthologie que des textes écrits après la « chute du mur », 1989, que leurs auteurs soient morts ou vivants. Puis nous entreprenons de constituer une *short list* d'élus. Tâche délicate. Christine et moi divergeons : elle veut saisir l'occasion pour « présenter » le plus de poètes possible, une foule de nouveaux venus, quitte à réduire le volume imparti à chacun. Je prends le parti inverse : moins de poètes, des textes plus fournis. Je sens remonter ma vieille méfiance à l'égard des anthologies, lieu du doute, de la frustration et du leurre. Autre déchirure, que seuls comprendront les familiers de la culture russe, clivée depuis trois siècles : Christine est plus moscovite, moi plus pétersbourgeoise. Je défends bec et ongles, contre l'impérialisme de la capitale officielle, mes « pétersbourgeois » héritiers des grands métaphysiques et absurdistes du xx^e siècle. J'arriverai à sauver quelques noms. Mais pas à enrayer la fougue traductive de Christine, qui s'est lancée à corps perdu dans l'entreprise et sortira chaque jour, à partir de décembre, trois feuillets d'un « jeune poète » nouveau comme on sort des petits pains d'un four.

Une dernière question reste à résoudre : bilingue ou non ? Une publication bilingue réduit de moitié le volume des textes, mais rend le livre utilisable dans les écoles et à l'université. Sans parler de la petite foule des lecteurs semi-savants qui, grâce au boom des années 1970, ont appris au lycée « un peu de russe ». Nous optons pourtant pour une publication tout en français, qui a le mérite de faire du texte en traduction un texte à part entière, selon les principes optimistes d'Efim Etkind, pour qui le traducteur est « poète-traducteur », et le poème traduit doit avoir droit de cité dans l'autre langue-culture, s'y intégrer en la fécondant de semences nouvelles. La Maison de la Poésie nous laisse entièrement libre du choix, mais aimerait nous voir inclure, dans la mesure du possible, « du simple et du social »... Le mot d'ordre va devenir l'objet favori de nos plaisanteries : « Est-ce assez simple, assez social ? » C'est vrai que la tâche est rude, dans un domaine où le « slam » impétueux voisine avec la poésie métaphysique hypersophistiquée.

Décembre : il faut boucler au plus vite le dossier CNL. Il sera envoyé à heure dite. Car fort heureusement, nous avons des textes en réserve. Christine peut ressortir les numéros épuisés de *Lettres*

Russes et faire revivre des traductions dormantes. Et j'ai dans mes tiroirs mon lot d'invendus. Sans difficulté, nous nous répartissons la tâche : vingt-cinq poètes sont sous la responsabilité exclusive de Christine, vingt-cinq, sous la mienne, nous nous partagerons les autres, dont nous laissons la liste ouverte. À traduire à raison de deux pages par poète, trois pour les têtes d'affiche.

Nous nous mettons à l'ouvrage. Christine a pu renvoyer Tolstoï à l'après-Anthologie. Mais pas question pour moi d'ajourner mes cours. Deux mois durant, je vais pratiquer les trois/huit : huit heures (le jour) pour les cours, les préparations et un peu de gestion administrative (heureusement, à ATLAS, c'est l'après-Assises), huit heures (la nuit) pour traduire des poèmes, et les huit qui restent pour satisfaire quelques besoins vitaux, prendre le métro et écouter France-info. Je soutiens mon ardeur traductive avec, au cœur de la nuit, Coltrane et les musiques de Lhasa de Sela, la chanteuse trilingue qui vient de disparaître. Comme la Loi de Murphy s'applique aussi à la traduction de poésie, c'est le moment que choisit un virus sournois et russe pour s'introduire dans le système de mon ordinateur. Il bloque la messagerie, ralentit l'accès à Internet, et a dévoré, va savoir pourquoi, trémas et circonflexes. Mais l'engin fonctionne vaille que vaille, et faute de temps pour reformater, je survis avec cet ennemi toujours aux aguets. En fait, bon prince, il attendra pour tout bloquer que l'anthologie soit terminée.

Vers trois heures du matin, Christine et moi faisons le point : bilan de la journée, questions, doutes, corrections. Les méls s'échangent à grande vitesse (un bon demi-millier). Nous évitons les coups de fil, nous sachant bavardes. Il a fallu contacter les poètes, demander les droits. Quand un poète est mort, où dénicher ses ayant-droits ? NNN, un Pétersbourgeois grincheux, déclare à Christine qu'il ne figurera pas dans dieu sait quelle anthologie préparée pour dieu sait quel Printemps de Poètes pour y côtoyer le diable sait qui. Que si nous passons outre, il se verra obliger d'intenter une action en justice. Bigre ! Ils ont vite compris, nos Russes, à quoi sert l'institution judiciaire. Christine est sous le choc. Pour se remettre, elle écrit à NNN une lettre implorante : « Ne me traînez pas devant les tribunaux ! Prenez pitié d'une pauvre traductrice ! Je me repens ! Est-ce ma faute à moi si j'aime votre poésie ? ». Et elle produit en russe deux petits poèmes vengeurs. Je renchéris en entamant une série de limericks en français : « Il était un poète de Piter »... Deux

traductrices outragées exécutent en effigie le poète NNN, qui ne voulait pas d'elles. Un autre Pétersbourgeois demande avec angoisse si vraiment Hélène Henry saura repérer toutes les citations de Derrida et de Foucault cryptées dans ses textes. Je l'assure frauduleusement que j'en ai décrypté bien d'autres.

Janvier-février : le Printemps des Poètes connaît désormais les noms des invités. Nous recevrons Olessia Nikolaïeva, Evgueni Bounimovitch, « mon » Lev Rubinstein, et Vladimir Gandlevski et Maria Stepanova, l'un et l'autre trop peu traduits. Je m'attarde à traduire Gandlevski, poète sarcastique et délicat, Christine vient à bout d'une longue narration en vers de Stepanova. Et nous abordons la dernière ligne droite. Le CNL a émis un préavis favorable pour une aide à la publication. Le temps presse : la date butoir pour la remise du manuscrit a été fixée au 20 février. Nous nous sommes partagé les tâches de présentation : à moi un petit texte historique et synthétique, à Christine les bio-bibliographies individuelles. Les derniers jours sont haletants, quelques textes de dernière minute sont intégrés, le fichier définitif a pris forme. Le lundi 21, tout semble dit. Nous avons mis la main aux derniers textes, relu et relu, compté et recompté poètes et poèmes. Nous arrivons au chiffre de Cent trois. Nous avons rêvé d'un idéal « Cent un », mais la simple équité littéraire nous a obligées à ajouter deux noms, ou plutôt, hélas, trois : un dernier recomptage indique Cent quatre. LE chiffre dont nous ne voulions pas (trop de connotations automobiles et parisiennes-culturelles). Trop tard ! Le fichier part. Nous savons que l'Anthologie sera illustrée par l'excellent graphiste grenoblois Marc Pessin. Nous respirons enfin.

Le lendemain, alerte maximale : on nous annonce une préface due à une grande plume locale, et voilà que le texte nous en est transmis. Notre sang ne fait qu'un tour. Il est question, dans cette préface que nous jugeons aussitôt verbeuse, fumeuse, boursoufflée, amphigourique et fausse, du « labeur frustrant qui est le lot ordinaire de tout traducteur de poésie » ; des « invariants russes : neige, glace et vodka » ; de l'« homme russe : romantique et nébuleux, excessif »... Tout ce que nous avons espéré rayer à jamais de l'esprit du lecteur. Nous voulions un portrait pluriel, nuancé, dégagé des stéréotypes, de la Russie actuelle, un juste équilibre du rationnel et de l'irrationnel, dans une multiplicité intelligente des écritures...

Christine se hâte de surligner en violacé ce qu'elle veut voir supprimer (presque tout). Plus pragmatique, je téléphone à Olivier Mannoni pour lui demander quels sont les droits des traducteurs-apporteurs-maîtres d'œuvre d'une anthologie dument estampillée « CNL ». Il me suggère d'invoquer le principe de la propriété intellectuelle. Sans y avoir été invitée, je me livre à un travail de réécriture digne des pires années de la censure soviétique, rabotant impitoyablement toutes les allusions à l'âme russe, à la vodka, à l'excès et à l'hiver, et tout particulièrement la phrase sur la frustration du traducteur. La nouvelle préface est un modèle de litote et une réaffirmation du bonheur de traduire. Christine pousse un soupir de soulagement. Mais nous avons blessé la grande plume, qui se retire de l'affaire : l'Anthologie sortira sans préface.

Mais, dira-t-on, et la traduction proprement dite ? Toutes ces heures de travail sur tant et tant d'écritures différentes, ces univers ? Nous avons traduit, Christine et moi, comme nous pouvions, comme on traduit quand il n'est plus temps de prendre son élan, mais de sauter : sans louvoyer, dans le droit fil des mille et un poèmes traduits par nous au long des années. Christine, avec l'impeccable rectitude que lui donne son bilinguisme. Moi, dans la conscience du risque toujours présent de « manquer » une allusion, une expression toute faite, mais avec la liberté que me donne un français natif et frotté de poésie dès l'enfance. Christine, dans mes doutes sur quelques idiotismes russes, m'a été précieuse. Trop pressée par le temps et requise par l'agrégation, je n'ai pas pu débattre avec elle de nos options de traduction, dont nous connaissions les fondamentaux : rigueur lexicale et sémantique, dominance du rythme sur le mètre, individualisation maximale des voix.

Qu'ajouter ? Que l'Anthologie a paru, que nous l'avons découverte à Grenoble le 12 mars, qu'elle est grande et belle, presque sans coquilles (et sans préface grandiloquente), que les graphismes de Marc Pessin lui vont bien. Que la grande plume locale était celle d'un vieux monsieur adorable que nous avons regretté, Christine et moi, d'avoir à ce point malmené. Que nous avons été payées dans les règles et presque dans les temps.

Les Cinq sont venus à Grenoble, nous avons fait la tournée des librairies, des amphis, des mairies et des médiathèques. Nous nous sommes retrouvés une fois de plus, la vieille tribu des poètes russes

et leurs traductrices, avec nos souvenirs, nos mots de passe, nos récits d'avant et d'après les « chutes de murs ». Les plus jeunes viennent s'y agréger naturellement, même si eux n'ont pas connu le temps des lectures improvisées et des interdits de publication, et si différentes que soient leurs écritures. Sur le quai de la gare de Grenoble, le jour de notre arrivée, un sms nous a appris la mort, à l'âge de soixante-deux ans, d'Elena Schwarz, un grand poète, une amie commune dont j'avais fait la connaissance dès 1967 à mon premier séjour à Leningrad. Les vers de son « Printemps aveugle » sont présents dans l'Anthologie : « transis », prêts à « retourner effleurer les ombres », mais, dans les deux langues, tellement vigoureux. En fait, il n'y aura pas de Très Grande Anthologie. Celle-ci aussi est provisoire, incomplète, un *work in progress*. Déjà Christine médite une anthologie « des poètes russes en France ». Moi, un recueil d'articles critiques sur la nouvelle poésie. Je voudrais traduire Viktor Krivouline. Publier enfin un volume complet des « Textes-sur-Fiches » de Lev Rubinstein. Maria Stepanova, Elena Fanaïlova poursuivent au jour le jour un travail d'écriture dont il va falloir tenir compte, aussi, en français. Nous n'en avons pas fini, chère grande plume, avec le bonheur de traduire.

L'Anthologie de la poésie contemporaine russe, 1989-2009, 104 poètes choisis, traduits et présentés par Hélène Henry-Safier et Christine Zeytounian-Belous (Maison de la Poésie Rhône-Alpes, 2010).